

Pour sortir de la controverse artificielle entre « contrainte » et « consentement », il convient de rappeler combien une telle alternative est récente. Les contemporains de la guerre l'ignorent, et pour cause : l'endurance, la patience, l'obéissance des soldats sont pour eux évidentes. La ténacité va de soi et personne n'imagine que les individus aient un quelconque choix. Certainement pas les combattants, qui, de quelque bord idéologique ou de quelque nation qu'ils proviennent, décrivent tous le conflit comme un univers duquel il est pratiquement impossible et inconcevable de s'extraire.

On mesure la distance qui nous sépare des acteurs de 1914-1918 à la disparition de cette évidence, au point qu'on se demande aujourd'hui, avec plus ou moins d'emphase : « Comment ont-ils tenu ? » Si cette question ne se posait pas auparavant, ainsi dans les manuels et livres d'histoire de l'immédiat après-guerre, dont Antoine Prost et Jay Winter ont montré le complet désintérêt pour le problème¹, c'est que chacun était bien conscient qu'aucune autre possibilité n'était ouverte. La phrase si souvent citée de Louis Mairét ne dit pas autre chose : « Le soldat de 1916 (...) se bat par honnêteté, par habitude et par force. Il se bat parce qu'il ne peut pas faire autrement »².

Pour comprendre pourquoi on « ne peut pas faire autrement », et donc les ressorts de la ténacité des combattants, on part ici d'une hypothèse simple : l'expérience de la guerre est évidente et structurée. Cela signifie qu'elle s'impose à tous les individus sans leur offrir, à une quelconque étape de leur parcours, la moindre alternative acceptable, et que ce qui fait « tenir » les individus ne relève pas de leurs convictions personnelles (au demeurant fort variables) mais du tissu social qui les relie. Autrement dit, ce ne sont pas les individus qui ont « tenu », mais les relations sociales qui se sont renforcées et structurées de telles sorte que la question ne s'est, littéralement, pas posée.

Un élément essentiel de ce dispositif est la mise en place de ce qu'on peut dénommer un « espace public ». On entend par là l'espace concentré du front, des tranchées et des cantonnements, où des individus ordinairement séparés par des différenciations sociales et géographiques cohabitent sous le regard les uns des autres, la visibilité des gestes et des expressions corporelles étant totale et immédiate. C'est dans et par ce cadre que s'éprouve et se maintient la ténacité des combattants. Pour saisir la formation de cette structure contraignante, il faut adopter un rapport aux sources particulier, et mettre de côté la quête de la conviction intime.

Un univers faussement « anémique »

Avant d'examiner la formation de l'espace public des tranchées, et de tenter de comprendre quels effets de contrainte il peut avoir sur les combattants, il faut s'interroger sur la vision du monde social la plus opératoire afin de rendre compte de leur ténacité. Précisons que l'on utilise ici cette expression car elle est dépourvue d'ambiguïté : clairement descriptive, elle permet de rendre compte de la très grande majorité des conduites, sans préjuger des opinions et des sentiments individuels.

Ici, on voudrait reprendre et élargir un certain nombre de critiques adressées à la thèse du « consentement », et à l'univers qu'elle présuppose. D'abord, comme on l'a remarqué à plusieurs reprises, c'est un monde où les acteurs choisissent leur sort, puisqu'ils ont « voulu et continué » à faire la guerre³. Le terme lui-même de « consentement » opère un glissement de « ce qui est subi à ce qui est choisi »⁴. Sans doute trouve-t-on entre parenthèses l'esquisse d'une réserve par rapport à cette position : « Avaient-ils un autre choix ? » se demandent incidemment les auteurs de *Retrouver la guerre*⁵. Mais la nature même de leur thèse est de présenter une image – surprenante – de la société en guerre, où les « poilus » se déterminent librement, et « consentent » à la violence tels des sujets cartésiens en situation « d'apesanteur sociale »⁶.

¹ PROST Antoine et WINTER Jay, *Penser la Grande Guerre*, Paris : Seuil, 2004.

² MAIRET Louis, *Carnet d'un combattant*, p. 172-175, cité par PROST Antoine, « La guerre de 1914 n'est pas perdue », *Le Mouvement Social*, n°199, avril-juin 2002, p. 101.

³ AUDOIN-Rouzeau Stéphane et BECKER Annette, 14-18, *Retrouver la guerre*, Paris : Gallimard, 2000, p. 49.

⁴ MARIOT Nicolas, « Faut-il être motivé pour tuer ? Sur quelques explications aux violences de guerre », *Genèses*, n°53, décembre 2003, p. 159 ; CAZALS Rémy, « 1914-1918: oser penser, oser écrire », *Genèses*, n°46, mars 2002, pp. 26-43.

⁵ Audoin-Rouzeau et Becker, *Retrouver la guerre*, op. cit., p. 215.

⁶ Voir les analyses inégalées de Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, Paris : Seuil, 2003, citation p. 28.

Cette apesanteur renvoie à l'absence des institutions, et singulièrement de l'armée et de ses appareils bureaucratique et disciplinaire, dans des analyses culturelles faisant la part belle à la métaphore du marché et à une circulation « horizontale » des énoncés et des objets⁷. Ici, on doit s'intéresser à la transposition sur le champ de bataille de cette vision d'un monde social sans État, sans contrainte et sans règles. Dans cette logique, l'univers du combat, des premières lignes, est décrit par Stéphane Audoin-Rouzeau comme « anomique ». Il y règne même une « anomie totale »⁸. L'emploi de ce terme est remarquable : on n'a pas affaire ici à la vision habituelle de la guerre comme chaos, héritée des témoins et référée au bouleversement du champ de bataille⁹. Ce concept essentiel de la sociologie durkheimienne pointe bien une disparition générale des règles et des valeurs.

Son emploi renforce en retour la thèse du « consentement » : si toutes les règles et les valeurs ont disparu, rien n'explique la persévérance des combattants que leur investissement individuel et délibéré, en fonction de représentations patriotiques et haineuses. On est donc en présence d'un modèle théorique cohérent : une guerre « anomique » où ne peuvent combattre que des individus « consentants ».

Mais l'épreuve des faits met à mal cette vision du monde social. Tout semble indiquer, en effet, que loin de se dissoudre dans l'anomie, l'univers des combattants de 1914-1918 sur le front ouest est très fortement structuré. C'est sur cette hypothèse simple qu'on peut fonder d'autres explications à la ténacité des combattants. Il faut d'abord reconstruire un univers alternatif à celui où règne « l'anomie ».

En réalité, dans la guerre comme dans toute autre situation sociale, a fortiori en raison des destructions et des dislocations que le conflit provoque à toutes les échelles, des règles, des normes et des valeurs structurent les relations entre les individus, et leur comportement. D'abord, une organisation formelle (la discipline et les liens hiérarchiques) s'incarne et s'incorpore dans des gestes répétés (saluts, travaux, corvées) et des rituels puissants (messes, enterrements, défilés, exécutions)¹⁰. Dans la société des soldats s'instaurent codes langagiers et circuits de circulation des informations¹¹. Il n'est jusqu'à l'exercice de la violence qui obéisse à des règles, des codes, et de subtiles régulations¹². Malgré sa brutalité, l'univers du conflit est donc le cadre d'une expérience cohérente, non en elle-même, mais par ce que les hommes en société construisent, en représentations et en pratiques, pour en faire sens. Pour faire face à l'anomie potentielle, c'est plutôt à un resserrement et un renforcement des relations sociales qu'on assiste. C'est donc à une analyse des rapports sociaux, et non de leur prétendue dissolution, qu'on doit procéder.

On rejoint par là une proposition qui permet de mettre de côté la quête des motivations individuelles à la ténacité : l'expérience de guerre est essentiellement collective. La retranscription par les témoins de leurs impressions personnelles fait parfois perdre de vue cette dimension, sans laquelle leur poursuite de l'activité guerrière n'est pas intelligible. La participation des individus à la guerre, encore une fois, ne relève pas d'un choix individuel mais de leur insertion dans un tissu social contraignant.

Car, loin de se déterminer librement et personnellement, en fonction de leurs seules croyances, les hommes sont, pour la plupart, pris dès l'instant de l'apposition de l'affiche de mobilisation générale dans une expérience collective, évidente, qui s'impose à tous et n'offre aucune alternative cohérente. Christophe Charle décrit bien « l'intériorisation du devoir devant la communauté rassemblée » qui

⁷ MARIOT, art. cit., p. 161.

⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Au coeur de la guerre: la violence du champ de bataille pendant les deux conflits mondiaux », in AUDOIN-ROUZEAU et al. (dir.), *La violence de guerre 1914-1945. Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles : Complexe, 2002, citation p. 96. Voir aussi son introduction à Marc BLOCH, *Écrits de guerre 1914-1918*, Paris : A.Colin, 1997, p. 23.

⁹ Comme chez Eric J. LEED, *No Man's Land*, Cambridge : Cambridge UP, 1979.

¹⁰ Voir OFFENSTADT Nicolas, *Les fusillés de la grande guerre et la mémoire collective, 1914-1999*, Paris : O. Jacob, 1999, notamment p. 46-60, et ROUSSEAU Frédéric, *La guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris : Seuil, 2003. Sur les enterrements, HARDIER Thierry et JAGIELSKI Jean-François, *Combattre et mourir pendant la Grande guerre*, Paris : Imago, 2001.

¹¹ BLOCH Marc, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *Écrits de guerre*, op. cit. Un autre élément structurant dont l'étude de fond reste à faire est la correspondance. Voir les analyses de N. OFFENSTADT et R. CAZALS, « Si je reviens comme je l'espère ». *Lettres du front et de l'arrière, 1914-1918*, Paris : Grasset, 2003, p. 363-381.

¹² ASHWORTH Tony, *Trench Warfare 1914-1918. The Live and Let Live System*, Londres : Macmillan, 1980, Ce grand travail est trop peu cité en France où il aurait permis d'éviter bien des polémiques stériles. Voir l'article de PROST Antoine, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième siècle*, n°81, janv.-mars 2004, p. 5-20.

s'opère alors¹³. Les choix, lorsqu'ils existent, ne se font pas en fonction des convictions des acteurs que de leur capacité à « s'embusquer », marge de manœuvre généralement faible au bas de l'échelle sociale¹⁴. L'absence de choix alternatifs à l'entrée dans le conflit est d'autant plus grande que la pression sociale est, au début de la guerre, forte. Elle s'exerce dans les moments de rassemblement que sont les défilés dans les rues et les scènes de liesse dans les gares. Ces épisodes sont généralement délaissés par les historiens parce qu'ils ne traduiraient qu'une « exaltation collective »¹⁵ – mais comment ne pas voir, précisément, qu'un tel dispositif contribue à délégitimer toute autre attitude ? D'autant que les rares réfractaires sont arrêtés ou réduits au silence par la force¹⁶. On comprend dès lors pourquoi, comme l'écrit Louis Barthas, « tout le monde montra un vrai ou faux courage »¹⁷. C'est bien son caractère d'expérience collective évidente qui permet d'expliquer l'entrée des individus dans l'univers de la guerre.

Ensuite, s'ils n'ont pas d'autre choix que de combattre, c'est évidemment parce que la discipline, et l'appareil répressif qui l'accompagne, publicise fortement les conséquences de toute tentative pour s'extraire de l'univers du conflit : désertion, refus d'obéissance, abandon de poste et mutilation volontaire sont autant de cas de figure pouvant entraîner la mort devant le peloton d'exécution¹⁸. Mais ces effets d'astreinte forment l'arrière-plan des rapports sociaux, non leur trame quotidienne. Celle-ci est autrement contraignante.

Ils tiennent avant tout à la configuration particulière de l'espace. Une des spécificités de l'expérience de guerre en 1914-1918 est en effet de confondre le lieu de vie et le lieu du danger (sinon du « combat » au sens traditionnel du terme) : la tranchée. Cela implique que les moments de danger sont une partie intégrante de l'existence, sans obéir à une temporalité propre, et qu'ils sont affrontés collectivement. Ce danger potentiel qui surplombe non les individus mais la collectivité, la société combattante, dans le cadre quotidien de la tranchée, implique un resserrement des relations sociales afin d'y faire face. Cela passe par la mise en commun des activités, repas et chants bien entendu, mais aussi celles qu'on pourrait croire plus intimes, comme l'écriture et la lecture du courrier¹⁹. Surtout, des règles de comportement sont définies collectivement à travers les interactions entre les combattants au sein de l'espace public des tranchées.

L'espace public : « tenir » et « garder la face »

Ce qui compte alors est la publicité des comportements et la visibilité immédiate des gestes. Chacun évolue aux tranchées sous le regard des autres dans un espace où tout se voit et tout se sait. Cela induit une nécessité très forte de « garder la face », au sens d'Erving Goffmann, et donc de ne pas ajouter au danger de la guerre le danger d'une mise en question de son identité²⁰. C'est en cela que l'on peut parler d'un « espace public », terme qui ne fait pas référence aux travaux de J. Habermas mais permet de systématiser le lien entre publicité des comportements et ténacité des individus.

Des exemples touchant aux attitudes corporelles permettent de dévoiler le fonctionnement contraignant de cet espace public. D'abord, tous les combattants font un effort intense de contrôle de leurs émotions, même et surtout lors d'épisodes violents et déstabilisants comme la mort de proches. Le regard des autres conduit ainsi à dissimuler les pleurs et les signes de trouble. Un capitaine met explicitement l'accent sur la contrainte exercée par les regards : « On avait annoncé que nous serions relevés hier (...) Voyez, il y a des moments où je pleure, comme un enfant, dans ce trou noir où mes

¹³ Charle Christophe, *La crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande-Bretagne, 1900-1940*, Paris : Seuil, 2001, p. 205.

¹⁴ Voir OFFENSTADT et CAZALS, « Si je reviens... » *op. cit.*, p. 37 ; et les analyses de J. Maurin et P. Boulanger sur les stratégies de contournement (citées par CAZALS Rémy, « 14-18 : chercher encore », *Le Mouvement social*, n°199, avril-juin 2002, p. 110).

¹⁵ DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français. L'incompréhensible*, Paris : Perrin, 2002 [1994], p. 56.

¹⁶ POURCHER Yves, *Les jours de guerre*, Paris : Plon, 1994, pp. 21-23 et 38-39.

¹⁷ Barthas Louis, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La Découverte, 1997, p. 14.

¹⁸ OFFENSTADT, *Les fusillés*, *op. cit.*, p. 17-43, BACH André, *Fusillés pour l'exemple*, Paris : Tallandier, 2004, ROUSSEAU, *La guerre...*, *op. cit.*

¹⁹ CASSAGNAU Ivan, *Ce que chaque jour fait de veuves*, Paris : Buchet/Chastel, 2003, p. 43, BARTHAS, *Carnets...*, *op. cit.*, p. 134, et LINTIER Paul, *Avec une batterie de 75. Le tube 1233*, Paris : L'Oiseau de Minerve, 1998, p. 171-172.

²⁰ GOFFMANN Erving, *Les rites d'interaction*, Paris : Minuit, 1974 : « les situations sociales se transforment en autant d'occasions d'amener une information favorable sur soi-même, dangereuse dans la mesure où des traits déplaisants peuvent s'y révéler » (p. 138).

hommes ne peuvent pas me voir »²¹ Effectivement, ceux qui laissent voir une telle faiblesse sont dénigrés, comme lorsqu'un soldat est moqué pour « sa sensibilité de femmelette »²². La publicité des comportements face au danger contraint donc tous les combattants à faire preuve, comme l'écrit l'un d'eux, de « la force de ne pas pleurer »²³.

C'est ainsi en raison et en proportion du danger réel encouru que les individus tentent de réduire les atteintes à leur identité et à leur image d'eux-mêmes. L'exigence de la droiture sous le feu relève des mêmes mécanismes : le regard des autres contraint chacun à faire preuve d'un courage corporel visible. Ceux qui se baissent au passage d'un projectile inoffensif sont moqués par leurs camarades, comme Robert Hertz qui espère se débarrasser, sous les plaisanteries, des « petits réflexes si déplaisants »²⁴ lors du bombardement. Un autre témoin dénigre des réservistes peu habitués au feu : « Ces derniers baissent la tête et ne savent trop où se mettre quand ils voient les obus venir (...) tandis que les habitués restent impassibles. »²⁵.

La puissance contraignante de cet espace public, où toute attitude non conforme au courage viril est sanctionnée, se révèle pleinement dans le récit de Maurice Genevoix. Pannechon, son ordonnance, moque le réflexe d'un caporal peu habitué qui s'est baissé au passage d'une balle : « Un caporal, debout près de nous, en a plié sur ses jarrets avec une grimace d'angoisse. Pannechon, riant aux éclats, le montre du doigt aux autres : "Ah! l'caporal!... T'as vu l'plongeon?" »²⁶. La contrainte exercée par la visibilité des attitudes, l'impératif de « garder la face » et l'impossibilité, dans cet espace public, de faire autre chose que « tenir » sous le regard des autres, apparaissent clairement.

Ici, il est à noter que la contrainte s'exerce du bas en haut de la hiérarchie. C'est encore le cas dans une scène que rapporte Paul Tuffrau. L'interdiction de pleurer y est une nouvelle fois assénée, ici par un homme qui est allé chercher un officier blessé entre les lignes :

« Fromond est revenu. Il a ramené l'aspirant. Bien touché, le pauvre petit. Il pleurerait quand nous l'avons descendu. Et Fromond disait : "Mon lieutenant, si vous pleurez comme ça, je vais vous rapporter chez les Boches." »²⁷

Une telle scène est profondément révélatrice – non sur les convictions intimes de tel ou tel protagoniste, mais sur le nécessaire affichage d'un courage masculin dans l'espace public. Qu'un soldat s'adresse ainsi à un officier (et qu'un autre officier, Tuffrau, puisse le retranscrire) révèle la force contraignante qu'exerce la visibilité immédiate des attitudes corporelles, et le lien tendanciel entre cette visibilité et la ténacité des combattants. Même si cet espace est parfois décrit comme celui de la surveillance univoque des soldats par les officiers – Louis Barthas évoque son malaise à accomplir un exercice devant un lieutenant rigoureux, « sous son œil (...) sous ses yeux »²⁸ – la contrainte est bel et bien partagée, intériorisée, au besoin rappelée par tous et par chacun. C'est que dans l'univers destructeur et déstabilisant du conflit, la nécessité de définir et de maintenir l'identité sexuelle, à travers l'affirmation du courage viril, prend souvent le pas sur le respect strict des hiérarchies. Ainsi, aux tranchées, le salut perd-il de son importance²⁹, ainsi voit-on des officiers apostrophés pour leur manque de courage ou d'expérience : « Ça va, bleusaille, ferme ta gueule et commande »³⁰.

D'autres mécanismes participent de cette régulation des comportements en raison de la visibilité et de la publicité des actes. Il manque ainsi une étude de fond de l'humour, des plaisanteries et de la gaité souvent forcée qui se déploient dans cet espace, et la place manque pour évoquer les nombreux rituels qui se mettent en place pour faire face au conflit. Mais on voit déjà que, loin de l'anomie parfois postulée, l'univers de la guerre est structuré par des relations sociales d'un type particulier, qui

²¹ MOREL-JOURNAL Henry, *Journal d'un officier de la 74e division d'Infanterie*, Montbrison : É. Brassard, 1922, p. 250. Voir LOEZ André, « Tears in the Trenches. A Cultural History of Emotions and the Experience of War », in MACLEOD Jenny et PURSEIGLE Pierre (éd.), *Uncovered Fields. Perspectives in First World War Studies*, Leyde : Brill, 2003, p. 211-226.

²² BARTHAS, *Carnets...*, op. cit., p. 149.

²³ PEZARD André, *Nous autres, à Vauquois*, Paris : La Renaissance du livre, 1930, p. 348.

²⁴ HERTZ Robert, *Un ethnologue dans les tranchées. Correspondance de Robert Hertz*, Paris : CNRS, 2002, lettre du 1/1/1915.

²⁵ PELLAN François, *Lettres de guerre*, Paris : La pensée universelle, 1982, p. 41.

²⁶ GENEVOIX Maurice, *Ceux de 14*, Paris : Seuil, 1996, p. 218.

²⁷ Lieutenant E.R. (Cap. TUFFRAU), *Carnet d'un combattant*, Paris : Payot, 1917, p. 147.

²⁸ BARTHAS, *Carnets...*, op. cit., p. 325.

²⁹ Ibid., p. 192 et 318, KAHN André, *Journal de guerre d'un juif patriote*, Paris, J.-C. Simoën, 1978, p. 241.

³⁰ Cité par PROST, « La guerre de 1914... » art. cit., p. 101.

enjoignent de montrer des attitudes conformes aux valeurs communes. L'espace public des tranchées est donc un élément fondamental d'instauration et de maintien de la ténacité : toutes les conduites et les attitudes étant immédiatement visibles, les manquements au courage viril sont repérés et sanctionnés, pour les soldats comme pour les officiers. Ainsi se perpétuent les habitus corporels (contrôle des pleurs et droiture des corps) et se construisent les identités qui assurent le maintien des individus dans le conflit.

Reste à comprendre pourquoi le courage viril prend une telle importance dans les pratiques et les représentations. Avant d'esquisser ce problème, on doit s'interroger sur le regard à porter sur les sources afin d'approcher la formation de l'espace public et de « retrouver » la virulence des interactions qui le traversent.

Sources individuelles, mécanismes collectifs

Une altercation met aux prises en 1917, un officier et un soldat. Ce dernier le saisit et lui dit : « Vous n'êtes pas un homme, je vous casse la gueule, je vous fais sauter le menton. Vous êtes un gosse, un petit merdeux, si vous êtes un homme, sortez dehors avec moi ! »³¹ Sans rentrer dans le détail d'un incident comme il s'en trouve des centaines dans les minutiers de la Justice militaire, on peut mesurer d'un coup la distance qu'il y a de ce type de sources aux écrits – journaux, carnets, lettres – qui fondent toutes les reconstructions du monde combattant. D'abord, la violence potentielle des rapports hiérarchiques et sociaux apparaît clairement – bien davantage, c'est évident, que dans les journaux de tranchée. Surtout, le langage est rapporté directement, dans sa virulence première, sans la censure de l'édition et de l'écriture³². Enfin, c'est une situation sociale qui est relatée, et non des pensées personnelles.

De ce petit contrepoint à nos sources habituelles on peut dégager un avertissement et un principe de lecture. D'abord, il y a bien une « censure » qui s'exerce dans les témoignages, mais ce n'est certainement pas dans le sens d'une euphémisation de la violence ou d'un refus de dire le fait de tuer³³. Elle tient à la transposition des rapports humains aux tranchées dans des mots convenus, posés, acceptables par les éditeurs et les conventions d'écriture épistolaires et autobiographiques dans la première moitié du vingtième siècle. L'argot « bon enfant » du Feu en est le meilleur exemple. Il ne doit pas nous faire oublier la violence potentielle des mots et donc des rapports sociaux aux tranchées.

Le plus important reste le passage de l'individuel au collectif. Si ce ne sont pas les individus qui ont « tenu », mais les relations sociales qui se sont renforcées, on peut cesser de lire les témoignages pour savoir ce que les auteurs pensent de la guerre ou de la nation ou ce qu'ils désirent (les désirs d'évasion du capitaine de Gaulle, les désirs de meurtre de Lucien Laby, les désirs de fin de Louis Barthas...). Il faut s'attacher bien davantage aux interactions et incidents qu'ils relatent, dont l'authenticité pose moins de problèmes (les méthodes définies par J. N. Cru restent alors excellentes³⁴) : pourquoi douter d'une scène d'enterrement, de capture de prisonniers, d'une altercation ? C'est dans ces épisodes partagés que se dessinent normes et règles structurant l'univers du conflit – ainsi dans l'échange peu amène qu'on a rapporté entre un officier blessé et le sauveteur qui lui interdit de pleurer. Les questions de la représentativité du témoignage et du statut social du témoin ne se pose plus dans les mêmes termes dès lors que ce sont des actes communs, des épisodes collectifs – parfois conflictuels – qui sont relatés. Prenant acte de la diversité des représentations, on peut donc adopter un principe de lecture qui met l'accent sur les interactions et non les convictions. Ce sont elles qui dessinent ce qu'il est possible et licite de faire et de dire aux tranchées. Ce sont les pratiques qui disent en définitive quelles valeurs structurent cette société.

Culture, valeurs, habitus

³¹ SHAT J 1910, 63e DI, minutes du jugement 482 du 27/6/1917.

³² Les Carnets de Barthas rapportent de tels incidents (p. 267, 317, 408, 487) mais jamais avec cette vivacité de langage.

³³ Voir PROST, « les limites... », art. cit., et LOEZ André, « L'œil du chasseur. Violence de guerre et sensibilité en 1914-1918 », Cahiers du C.R.H., n°31, avril 2003, p. 109-130.

³⁴ CRU Jean Norton, Témoins: essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928, Nancy : P.U. Nancy, 1993.

Ainsi on revient aux représentations, mais pas aux convictions personnelles – pour ou contre la guerre, après tout, quelle importance lorsqu'on y est pris, et qu'on ne peut en sortir... Les individus doivent alors apprendre à vivre avec le danger, et à évoluer au sein d'un espace public où le maintien de leur identité sexuelle, sociale, hiérarchique passe par l'affichage du courage et le respect des règles dans les interactions permanentes qui font le lien social. Loin d'une quelconque « anomie », cet espace est structurant et contraignant parce qu'il renvoie à des valeurs partagées, le courage, le devoir, la virilité. Pour comprendre leur importance, sans doute faut-il aller chercher ailleurs que dans une improbable « culture de guerre » le soubassement culturel de ces représentations³⁵. Dans un temps plus long qui renvoie à l'incorporation d'habitus d'obéissance, de droiture, de contrôle des émotions, à l'école, à l'usine, aux champs, à la caserne³⁶. Les matériaux ne manquent pas pour cette histoire qui reste à écrire.

³⁵ Voir la mise au point critique de N. OFFENSTADT, E. PICARD, P. OLIVERA et F. ROUSSEAU dans ROUSSEAU (dir.), *Guerre, paix et sociétés 1911-1947*, Paris : Atlande, 2004, p. 667-674.

³⁶ A la suite du grand travail de FULLER J.G., *Troop Morale and Popular Culture in the British and Dominion Armies 1914-1918* – Oxford : Clarendon, 1990, on trouve des pistes dans MARIOT, art. cit., ROYNETTE Odile, « Bons pour le service », *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris : Belin, 2000, et CHARLE, *La crise...*, op. cit..